

Le 7 avril : 24ème heure, de 16h à 17h, La sépulture de Jésus

La Désolation de la Vierge Marie

Signe de Croix dans la Divine Volonté :

Au nom du Père qui m'a créé, Au nom du Fils qui m'a racheté et au nom du Saint-Esprit qui me sanctifie. Amen.

J'échange ma volonté avec celle de Dieu :

Très Sainte-Trinité, je dissous mon rien dans votre Tout ; avec Marie, je renonce à ma volonté et je Vous la donne, veuillez en échange me donner la Vôtre qui est divine, parfaite, complète, bienheureuse, infinie et éternelle. Que son soleil se lève sur moi et anime mon agir. Que durant ce jour, je sois fidèle et attentif à réaliser cet engagement.

Prière avant chaque heure :

Ô mon Seigneur Jésus-Christ, prosterné devant toi, je supplie ton Cœur infiniment amoureux de bien vouloir m'admettre à la méditation des Heures douloureuses de ta Passion durant lesquelles, par Amour pour nous, Tu voulus souffrir dans ton Corps adorable et dans ton Âme infiniment sainte, jusqu'à mourir sur la Croix.

Daigne me donner ton Aide, ta Grâce, ton Amour, ainsi qu'une profonde compassion à ton endroit et une profonde compréhension de tes Souffrances, pendant que je méditerai sur la Vingt-quatrième Heure.

Et pour les Heures sur lesquelles je ne pourrai pas méditer, c'est-à-dire celles pendant lesquelles je serai contraint soit de m'appliquer à mes devoirs journaliers, soit de m'adonner au sommeil, je veux t'offrir la volonté que j'ai de méditer aussi sur elles.

Accepte alors, ô Seigneur miséricordieux, mon intention d'amour. Et fais en sorte que ces Heures me profitent et profitent à beaucoup d'autres comme si je les faisais effectivement et saintement.

Entre temps, je te rends grâce ô Jésus, Toi qui m'appelles à m'unir à Toi dans la prière, et je me plonge dans tes Pensées, tes Paroles, ta Volonté et ton Amour, en implorant l'aide de ta Très Sainte Mère et de mon ange gardien.

À la Très Sainte Vierge Marie : Je vous salue Marie, pleine de grâce ; Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, Priez pour nous pauvres pécheurs, Maintenant et à l'heure de notre mort. Amen

Ma Mère, je vous aime, aimez-moi aussi, et donnez-moi une petite gorgée de la Volonté de Dieu pour mon âme. Donnez-moi votre bénédiction, ainsi je pourrai faire toutes mes actions sous votre regard maternel.

Saint Joseph, sois mon protecteur, le gardien de mon cœur. Garde jalousement dans tes mains la clé de ma volonté afin que je ne quitte jamais le Divin Fiat.

Saint Michel Archange, défends-nous dans le combat. Sois notre secours contre la méchanceté et les embûches du démon. Nous le demandons en suppliant : que Dieu lui commande. Et toi, chef de l'armée du ciel, par la force de Dieu, repousse en enfer Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre les âmes.

Saints Archanges Michel, Gabriel, Raphaël, Luisa Piccarreta et nos saints patrons, nos saints de l'année, tous les enfants non-nés, aidez-nous à réaliser nos activités dans la Divine Volonté pour le triomphe du Royaume de Dieu.

À mon Ange gardien : Gloire au Père et au Fils, et au Saint-Esprit. Comme il était au commencement, maintenant et toujours, Et dans les siècles des siècles. Amen.

Ô toi, mon ange gardien, si fidèle, je te salue mille fois au nom de Jésus ; je remercie Dieu de t'avoir créé si bon, si puissant et si disponible pour répondre à mon appel. Gloire à Dieu !

Prière au Sang de Jésus

Ô Sang répandu sur la Croix, purifiez-nous, lavez-nous et protégez-nous.

Ô Sang de l'Agneau Immolé, défendez-nous de toutes les attaques du malin.

Ô Sang qui jaillit du Cœur de Jésus, préservez-nous de tout mal. Amen.

Pour les âmes du Purgatoire :

Seigneur je m'immerge dans ta Divine Volonté et je prends ta Puissance, l'immensité de ton amour, la valeur immense des souffrances du Fils de Dieu et toutes ses qualités divines, et je les verse sur les âmes du Purgatoire, sur telle âme (nommez-là). Que ces âmes soient plongées dans un bain d'amour issu de la puissance divine, un bain de sa beauté, un bain du Sang de Jésus et un bain de toutes les qualités divines. Amen.

Père Eternel, j'offre le Très Précieux Sang de Votre Divin Fils Jésus, en union avec toutes les messes qui sont dites aujourd'hui dans le monde entier, pour toutes les Saintes âmes du Purgatoire, pour les pécheurs en tous lieux, pour les pécheurs dans l'Eglise universelle, pour ceux de ma maison et de mes proches. Amen.

Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles. Amen.

Prière à l'Esprit-Saint

Viens Esprit Saint, viens par la puissante intercession du Cœur Immaculé de Marie, ton épouse bien-aimée.

Prière de l'Ange à Fatima

Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit je Vous adore profondément et je Vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Il est Lui-même offensé. Par les mérites infinis de son Très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je Vous demande la conversion des pauvres pécheurs. Amen.

En vos Plaies glorieuses, Seigneur Jésus, je n'ai rien à craindre ni de moi-même, ni des autres, ni du démon. Vous êtes, ô Jésus, mon bouclier, mon rempart, mon refuge, mon rocher ; devant qui tremblerais-je?

Seigneur Jésus, nous déposons nos humbles vies dans vos Plaies sacrées, rendez-nous participants de votre Divinité, et qu'avec vous et toute l'humanité, nous formions une offrande pure à la gloire de notre Père céleste.

O mon Jésus, par les mérites de vos Saintes Plaies et de votre Précieux Sang, nous vous supplions d'enflammer du zèle de votre amour et de votre gloire tous les prêtres du monde, tous les missionnaires et chacun de nous pour que tous nous annoncions votre Parole. Qu'ainsi les âmes soient arrachées au démon et conduites dans l'asile de votre Cœur, où elles puissent éternellement, avec vous, glorifier l'infinie Miséricorde du Père. Amen

O Marie, Mère immaculée, les Plaies de votre Fils Jésus sont éternellement gravées dans votre Cœur, accordez-nous, qu'à notre tour ses Plaies sacrées soient profondément imprimées dans nos cœurs.

Mon Jésus, pardon et miséricorde. Par les mérites de vos Saintes Plaies !

Intentions de prières et remerciements.

La sépulture de Jésus

Mon Jésus, dégagé de la croix, ta Mère affligée fut la première à Te recevoir sur son Sein. Ta Tête transpercée reposa doucement dans ses Bras.

"Que t'ont-ils fait, que t'ont-ils fait, mon Fils ?" ne pouvant le voir ainsi : nu, raide, sur une pierre, elle le prend dans ses bras en Lui passant le bras sous les épaules, en le serrant de l'autre main sur sa poitrine et en le berçant, du même mouvement qu'à la grotte de la Nativité.

Douce Maman, ne dédaigne pas de m'avoir en ta compagnie et fais qu'avec toi je puisse accomplir mes derniers devoirs envers mon bien-aimé Jésus. Ma Mère pleine de douceur, Tu me surpasses dans l'amour et dans la délicatesse pour toucher à mon Jésus. Mais moi, je m'efforcerai de t'imiter de mon mieux pour Lui plaire en tout.

Par conséquent, comme tu le fais si délicatement de tes Mains, je veux moi aussi, de mes mains, extraire toutes les épines qui entourent sa Tête adorée, et je veux unir mes profondes adorations aux tiennes.

Ô céleste Maman, tes Mains enlèvent le Sang coagulé des Yeux de Jésus. Ces Yeux un jour, donnaient la Lumière à tout le monde et maintenant, sont obscurcis et éteints.

Maman, je m'unis à toi. Donnons ensemble à ces Yeux divins un baiser et adorons-les profondément !

Je vois les Oreilles de mon Jésus trempées de Sang, écrasées par les gifles, lacérées par les épines. Donnons, ô Mère, nos adorations à ces Oreilles qui n'entendent plus et qui ont tant souffert, pour éveiller les âmes sourdes et obstinées aux appels de la Grâce.

Ô douce Maman, Ton visage est baigné de larmes en voyant le Visage de Jésus, l'Affligé. J'unis ma douleur à la Tienne. Ensemble, enlevons-Lui la boue et les crachats qui L'ont à ce point déformé. Adorons ce Visage de divine Majesté qui faisait s'éprendre le Ciel et la terre, et qui, maintenant, ne donne plus signe de Vie !

Ô douce Maman, donnons ensemble un baiser à la divine Bouche de Jésus qui par la suavité de sa Parole a attiré tant d'âmes à son Cœur ! Ô Mère, c'est avec ta propre Bouche que je veux embrasser ses Lèvres livides et ensanglantées. Je les adore profondément.

Ô ma douce Maman, avec toi je veux donner des baisers à l'adorable Corps de mon Jésus, réduit tout entier en une effroyable Plaie. Comme toi, j'utilise mes mains pour remettre en place les morceaux de Chair qui pendent de son Corps.

Adorons profondément ce Corps infiniment saint.

Ô Mère, donnons des baisers à, ces Mains créatrices, qui ont fait tant de Prodiges pour nous, ces Mains transpercées, contorsionnées, maintenant froides et raidies par la mort !

Ô douce Maman, renfermons en leurs Blessures infiniment saintes le sort de toutes les âmes. À sa Résurrection, Jésus les trouvera placées là par toi, et aucune ne sera perdue.

Ô Mère, au nom de tous et avec tous adorons ensemble ces précieuses Blessures.

Ô céleste Maman, te voilà en train de donner des baisers aux Pieds de Jésus. Les Blessures de ces Pieds divins sont navrantes !

Les clous ont enlevé une partie de la Chair et de la Peau. Le poids du Corps infiniment sacré les a déchirés de manière horrible ! Donnons ensemble un baiser à ces Blessures et adorons-les profondément.

En elles, renfermons tous les pas des pécheurs afin que, quand ils marchent, ils entendent les Pas de Jésus derrière eux, et qu'ainsi ils n'osent pas L'offenser.

Je Te vois, ô douce Maman, fixer du regard le Cœur ouvert de l'adorable Jésus. De grâce, ensevelis-moi en ce Cœur sacré. Et comme je posséderai ainsi le Cœur et la Vie de mon Bien-Aimé, j'y resterai cachée jusqu'à l'éternité.

Donne-moi ton Amour, ô Maman, pour que je puisse aimer Jésus comme toi. Donne-moi ta Douleur pour que, comme toi, je puisse souffrir et plaider pour tous, et réparer toutes les offenses faites à ce Cœur !

Ô Maman, toi qui prépares Jésus pour l'ensevelissement, c'est de tes propres Mains que je veux être ensevelie avec Lui, afin que je puisse ressusciter avec Lui. Ainsi soit-il.

Et maintenant, c'est à toi aussi, ô Mère amoureuse, que je veux donner mon tribut filial. Je compatis beaucoup avec toi. Au moyen de toutes les effusions d'amour de mon cœur, je voudrais réunir tous les battements de cœur, tous les désirs, toute la vie des créatures - les déposer devant toi comme autant d'actes d'amour.

Je compatis avec toi pour l'extrême douleur que tu as soufferte en voyant Jésus couronné d'épines, torturé par les coups et les clous.

Aussi en voyant ces Yeux qui ne Te regardent plus, ces Oreilles qui n'entendent plus ta Voix, cette Bouche qui ne Te parle plus, ces Mains qui ne Te caressent plus, ces Pieds qui ne Te suivront plus.

Je voudrais t'offrir le Cœur de ce même Jésus débordant d'Amour, pour compatir avec toi comme tu le mérites et pour donner un soulagement à tes Douleurs si cruelles.

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la Dépouille non seulement enveloppée dans le drap mais étendue aussi sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et la Magdeleine, suivie par Marthe, Marie de Zébédée et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Réflexions et pratiques

Jésus est enseveli. Une pierre ferme le tombeau. Elle empêche la Maman de continuer à regarder et admirer son Fils. Et nous, savons-nous nous dissimuler aux regards des créatures ? Sommes-nous indifférents à ce que tous nous oublie ? Dans les choses saintes, sommes-nous dans une sainte indifférence, ne nous opposant à rien de ce que Dieu attend de nous ? Notre regard est-il enseveli dans le Regard de Jésus, de sorte que nous ne regardions rien, sauf Jésus et ce qui émane de Lui ? Notre voix est-elle ensevelie dans la Voix de Jésus, de sorte que si nous parlons, nous ne parlions qu'avec la Langue de Jésus ? Nos pas sont-ils ensevelis dans ceux de Jésus, de sorte que quand nous marchons, la seule empreinte que nous laissons soit celle des Pas de Jésus ? Et notre cœur est-il enseveli dans celui de Jésus, de sorte que nous n'aimions et ne désirions que ce qu'aime et désire son Cœur ?

Maman, quand, Jésus se dissimule à moi, pour le bien de mon âme, donne-moi la Grâce que tu avais quand tu étais privée de sa Présence, afin que je puisse Lui donner toute la gloire que tu Lui as donnée quand on L'a déposé dans le sépulcre.

Jésus, je veux Te prier avec ta propre Voix. Et comme ta Voix pénétrait les Cieux et se répercutait dans la voix de tous, en particulier dans la mienne, que ma voix pénètre jusqu'aux Cieux pour Te donner la gloire de ta propre Voix.

Jésus, mon cœur palpite. Mais je ne serai pas contente si Tu ne le fais pas palpiter avec le Tien. Avec tes Battements de Cœur, j'aimerais comme Toi Tu aimes. Je Te donnerai l'amour de toutes les créatures.

Nous n'entendrons qu'un cri : « Amour, Amour ! »

Mon Jésus, fais-toi honneur : en tout ce que je fais, mets-y l'empreinte de ton Pouvoir, de ton Amour et de ta Gloire.

La Désolation de la Vierge Marie

Le petit cortège, après avoir descendu le Calvaire, trouve à son pied, creusé dans le calcaire du mont, le tombeau de Joseph d'Arimatee. Ils y entrent, les pieux, avec le Corps de Jésus.

Je vois le tombeau fait ainsi. C'est une pièce creusée dans la pierre au fond d'un jardin tout fleuri. Cela ressemble à une grotte, mais on se rend compte qu'elle est creusée de main d'homme.

Il y a la chambre sépulcrale proprement dite, avec ses loculus (ils sont faits d'une manière différente de ceux des catacombes). Ce sont des sortes de cavités rondes qui pénètrent dans la pierre comme les trous d'une ruche, pour en donner une idée. Pour le moment, ils sont tous vides. On voit l'œil vide de chaque loculus comme une tache noire sur la grisaille de la pierre. Puis, précédant cette chambre sépulcrale, il y a une sorte

d'antichambre. En son milieu, une table de pierre pour l'onction. C'est sur elle que l'on pose le Corps de Jésus dans son drap.

Y entrent aussi Jean et Marie. Pas davantage car cette chambre préparatoire est petite et s'il y avait des personnes en plus, ils ne pourraient plus bouger. Les autres femmes sont près de la porte, ou plutôt près de l'ouverture car il n'y a pas de porte proprement dite.

Les deux porteurs découvrent Jésus.

Pendant qu'ils préparent dans un coin sur une espèce de console, à la lumière de deux torches, les bandes et les aromates, Marie se penche sur son Fils et elle pleure, et de nouveau elle l'essuie avec le voile qui est encore aux reins de Jésus. C'est l'unique toilette que reçoit le Corps de Jésus, celle des larmes maternelles, et si elles sont copieuses et abondantes, elles ne servent pourtant qu'à enlever superficiellement et partiellement la poussière, la sueur et le sang de ce Corps torturé.

Maman souffrante, voilà que tu te disposes au sacrifice ultime de devoir donner la sépulture à ton Fils Jésus.

Complètement résignée aux Vouloirs du Ciel, tu t'affaires près de Lui. De tes propres Mains, tu Le déposes dans le Sépulcre.

Et tandis que tu arranges ses Membres et que tu es sur le point de Lui faire ton dernier adieu et de Lui donner ton dernier Baiser, tu sens ton Cœur s'arracher de ta Poitrine !

L'Amour te cloue sur ses Membres.

Par la force de l'Amour et de la Douleur, tu te sens t'éteindre avec ton Fils éteint ! Pauvre Maman ! Comment feras-tu sans Jésus qui était ta Vie, ton Tout ? Et pourtant, le Vouloir de l'Éternel le veut ainsi.

Tu es aux prises avec deux Puissances insurmontables : ton Amour pour Jésus et le Vouloir divin. Ton Amour te cloue de telle sorte qu'il empêche la séparation, et le Vouloir divin s'impose et veut ce sacrifice.

Pauvre Maman, comment feras-tu ? Comme je compatis avec toi !

Marie ne se lasse pas de caresser ces membres glacés. Avec une délicatesse encore plus grande que si elle touchait celles d'un nouveau-né, elle prend les pauvres mains déchirées, les serre dans les siennes, en baise les doigts, les allonge, cherche à réunir les lèvres des blessures comme pour les soigner pour qu'elles fassent moins mal, elle applique sur ses joues ces mains qui ne peuvent plus caresser et elle gémit, elle gémit dans son atroce douleur. Elle redresse et joint les pauvres pieds qui restent ainsi abandonnés, comme s'ils étaient mortellement épuisés de tant de chemin parcouru pour nous. Mais ils ont été trop déplacés sur la croix, surtout celui de gauche qui reste pour ainsi dire à plat, comme s'il n'avait plus de cheville.

De grâce, anges du Ciel, venez la soutenir auprès des Membres raidis de son Jésus. Autrement elle mourra elle aussi ! Mais, ô prodige, tandis que tu sembles éteinte avec Jésus, j'entends ta Voix tremblante et entrecoupée de sanglots qui dit :

« Fils, ô Bien-Aimé Fils, c'est le dernier soulagement qu'il me reste pour adoucir mes peines : m'épancher sur les Plaies de ton Humanité infiniment sainte, les adorer, les baiser. Et maintenant, cela aussi, on me l'enlève. Le Vouloir divin le veut ainsi. Et moi, je me résigne. Mais sache, ô Fils, que même si c'est ce que je veux, j'en suis incapable. À la seule pensée de le faire, les forces me manquent et la vie me fuit. De grâce, ô Fils, pour que je puisse avoir la force d'effectuer l'amère séparation, permets-moi de me laisser toute ensevelie en Toi et de prendre ta Vie en moi, tes Peines, tes Réparations, et tout ce que Tu es. Ah ! seul un échange de Vies entre Toi et moi peut me donner la force d'accomplir le sacrifice de me séparer de Toi ! »

Maman affligée, tu penches ta tête sur celle de Jésus, tu Lui donnes des baisers, et tu enfermes tes pensées en les Siennes. Oh ! comme tu voudrais ranimer son Intelligence avec la tienne, pour ainsi lui donner vie pour Vie ! Maman affligée, je te vois donner des baisers aux Yeux éteints de Jésus. Oh ! comme tu souffres de constater que Jésus ne te regarde plus ! Combien de fois, en te regardant, ces Yeux divins te transportaient de joie et faisaient ressusciter ton Cœur ! Maintenant qu'Il ne te regarde plus, tu te sens mourir.

Tu échanges tes yeux avec ceux de Jésus. Tu prends pour toi ses Larmes, l'amertume que Lui procuraient les offenses des créatures, leurs insultes et leurs mépris.

Maman affligée, je te vois donner des baisers à ses Oreilles infiniment saintes. Tu l'appelles et lui dis :

« Mon Fils, est-il possible que Tu ne m'écoutes plus, Toi qui à chacun de mes appels joyeux, accourrais ? Maintenant, je pleure, je T'appelle, et Tu ne m'entends pas ? Ah ! l'Amour fortement ressenti est un cruel tyran. Toi, Tu étais pour moi plus que ma propre vie. Et maintenant, comment pourrais-je désormais survivre à tant de douleurs ? Ô Fils, je laisse mon ouïe dans la Tienne et je prends pour moi ce qu'ont souffert tes Oreilles infiniment saintes. Seules tes Peines et tes Douleurs peuvent me redonner Vie. »

Puis elle revient au corps et le caresse, si froid et déjà rigide. Elle voit une nouvelle fois la déchirure de la lance. Maintenant que le Sauveur est couché sur le dos sur la plaque de pierre, elle est ouverte et béante comme une bouche, permettant de mieux voir la cavité thoracique (la pointe du cœur se voit distinctement entre le sternum et l'arc costal gauche, et deux centimètres environ au-dessus se trouve l'incision faite par la pointe de la lance dans le péricarde et le cœur, longue d'un bon centimètre et demi alors que l'ouverture externe du côté droit est d'au moins sept centimètres).

Et pendant que tu dis cela, la douleur et les serrements que tu ressens au Cœur sont si grands que tu en perds la voix et restes sans mouvement. Ma pauvre Maman, ma pauvre Maman, comme je compatis avec toi ! Combien de morts cruelles ne subis-tu pas !

La Mère est debout près de la pierre de l'onction et caresse, contemple, gémit et pleure. La lumière tremblante des torches éclaire par instants son visage et je vois de grosses larmes qui roulent sur les joues très pâles d'un visage dévasté.

Maman souffrante, le Vouloir divin s'impose et te met en action. Ainsi tu regardes le Visage infiniment saint de ton Jésus, tu Lui donnes des baisers et t'exclames :

« Fils adoré, comme Tu es défiguré ! Ah ! si l'Amour ne m'indiquait pas que Tu es mon Fils, ma Vie et mon Tout, je ne Te reconnaîtrais pas. Ta Beauté originale s'est transformée en difformités. Le teint rose de tes Joues pourprées s'est changé en bleus. La Lumière et la Grâce que transmettait ta belle Figure, qui comblait de joie ceux qui l'admiraient, se sont changées en pâleur de mort ! Ah ! Fils bien-aimé, à quel piteux état as-Tu été réduit ! Quel horrible ravage a fait le péché sur tes Membres infiniment saints ! Oh ! comme ton inséparable Maman voudrait Te restituer ta Beauté première ! Je veux échanger mon visage avec le Tien et prendre pour moi les gifles, les crachats, les mépris et tout ce que Tu as souffert dans ton saint Visage. Ah ! Fils, si Tu me veux en vie, donne-moi tes Peines, autrement je mourrai ! »

Marie crie de nouveau comme sur le Calvaire. Il semble que la lance la transperce, tant elle se tord dans sa douleur en portant les mains à son cœur, transpercé comme celui de Jésus. Que de baisers sur cette blessure, pauvre Mère !

Puis elle revient à la tête renversée et la redresse car elle est restée légèrement renversée en arrière et fortement à droite. Elle cherche à fermer les paupières qui s'obstinent à rester entrouvertes, et la bouche restée ouverte, contractée, un peu tordue à droite. Elle peigne les cheveux, qui hier seulement étaient beaux et qui sont devenus un enchevêtrement alourdi par le sang. Elle démêle les mèches les plus longues, les lisse sur ses doigts, les enroule pour leur rendre la forme des doux cheveux de son Jésus, si soyeux et si bouclés. Et elle ne cesse de gémir car elle se souvient de quand il était enfant... C'est le motif fondamental de sa douleur : le souvenir de l'enfance de Jésus, de son amour pour Lui, de ses soins qui craignaient même de l'air plus vif pour la petite créature divine, et la comparaison avec ce que Lui ont fait, maintenant, les hommes.

Ta douleur est telle, ô Maman, qu'elle Te paralyse, Te coupe la parole, et que tu es comme éteinte auprès du Visage de ton Jésus. Pauvre Maman, comme je compatis avec toi ! Mes saints anges, venez soutenir ma Maman. Sa douleur immense l'inonde, la suffoque, et il ne lui reste ni vie ni force.

Mais, déchirant ces vagues de souffrances, le Vouloir divin te remet en Vie.

Tu donnes des baisers sur la Bouche de Jésus. Ce faisant, tu sens tes lèvres devenir amères à cause du fiel qui a rempli sa Bouche d'amertume. En sanglotant tu Lui dis :

« Mon Fils, dis une dernière Parole à ta Maman. Est-il possible que je ne puisse plus entendre ta Voix ? Toutes les Paroles que Tu m'as dites quand Tu étais en vie, eh bien, comme autant de flèches, me blessent le Cœur de Douleur et d'Amour. Maintenant que je Te vois muet, tes flèches se meuvent dans mon Cœur, me donnent de continuelles morts et me disent : « Tu ne L'entendras plus! Tu n'entendras plus son doux Accent, la mélodie de sa Parole créatrice, qui créait en toi autant de paradis qu'Il prononçait de Paroles ! » Ah ! mon paradis est fini. Je n'aurai plus rien d'autre que de l'amertume ! Ah ! Fils, je veux échanger ma langue avec la Tienne. Fais-moi ressentir ce que Tu as souffert dans ta Bouche infiniment sainte, l'amertume du fiel et ta Soif ardente. Fais-moi aussi ressentir tes Réparations et tes Prières. Comme, au moyen de ta Langue, j'entendrai ta Voix, ma douleur sera plus supportable. Ta Mère souffrante pourra vivre par le moyen de tes Peines ! »

Maman torturée, je vois que tu Te hâtes, car ceux qui sont autour de toi veulent fermer le sépulcre. Alors tu prends les Mains de Jésus dans les tiennes, tu les embrasses, tu les serres sur ton Cœur, et tu fais tiennes leurs blessures. Puis, fixant du regard ses Pieds et voyant la torture cruelle que les clous leurs ont donnée, tu fais tienne ces Plaies et ces Pieds mêmes, pour courir au moyen d'eux après tous les pécheurs et pour les arracher à l'enfer.

"Pauvre Fils ! Que de blessures !... Comme tu as souffert ! Regarde ce qu'ils t'ont fait !... Comme tu es froid, Fils ! Tes doigts sont glacés, et comme ils sont inertes ! Ils paraissent brisés. Jamais, pas même dans le sommeil le plus abandonné de l'enfance, ni dans la lourdeur de ta fatigue d'artisan, ils n'étaient ainsi... Et comme elles sont glacées ! Pauvres mains ! Donne-les à ta Maman, mon trésor, amour saint, mon amour ! Regarde comme elles sont transpercées ! Mais regarde, Jean, quelle déchirure ! Oh ! les cruels ! Ici, ici, donne à ta Maman cette main blessée. Que je te la soigne. Oh ! je ne te ferai pas mal... J'emploierai baisers et larmes, et de mon souffle et de mon amour je te les réchaufferai. Donne-moi une caresse, Fils ! Tu es de glace, moi je brûle de fièvre. Ma fièvre sera soulagée par ta glace et ta glace s'adoucira au contact de ma fièvre. Une caresse, Fils ! Il y a peu d'heures que tu ne me caresses, et elles me paraissent des siècles. Il y a eu des mois sans tes caresses et ils me paraissent des heures, parce que j'attendais toujours ton arrivée et de chaque jour je faisais une heure, de chaque heure une minute, pour me dire que tu n'étais pas éloigné de une ou plusieurs lunes, mais seulement de quelques jours, mais seulement de quelques heures. Pourquoi maintenant le temps est-il si long ? Oh ! tourment inhumain ! Parce que tu es mort. Ils t'ont tué ! Tu n'es plus sur la Terre ! Plus ! En quel qu'endroit que j'envoie mon âme pour chercher la tienne et l'embrasser, puisque te trouver, te posséder, te sentir, était la vie de ma chair et de mon esprit, en quel qu'endroit que je te cherche avec le flot de mon amour, je ne te trouve plus, je ne te trouve plus ! De Toi, il ne me reste que cette dépouille froide, cette dépouille sans âme ! O âme de mon Jésus, ô âme de mon Christ, ô âme de mon Seigneur, où es-tu ? Pourquoi avez-vous enlevé l'âme à mon Fils, hyènes cruelles unies à Satan ?

Et pourquoi ne m'avez-vous pas crucifiée avec Lui ? Avez-vous eu peur d'un second crime ? (Sa voix devient de plus en plus forte et déchirante.) Et qu'était-ce de tuer une pauvre femme, pour vous qui n'avez pas hésité à tuer Dieu fait Chair ? N'avez-vous pas commis un second crime ? Et n'est-ce pas le plus infâme de laisser une mère survivre à son Fils mis à mort ?"

Maman angoissée, je vois que tu adresses ton dernier adieu au Cœur transpercé de Jésus.

Ici ton Cœur maternel subit le dernier assaut. Tu le sens s'arracher de ta poitrine par la véhémence de ton amour et de ta douleur. Il sent le besoin de faire sien le Cœur infiniment saint de Jésus, son Amour rejeté par tant de créatures, ses Douleurs, ses Blessures, ses nombreux Désirs ardents non réalisés à cause des ingrattitudes des créatures. Tu regardes avec étonnement la grande Blessure de ce Cœur. Tu Lui donnes des baisers. Tu en touches le Sang.

La Mère, qui en élevant la voix avait aussi levé la tête, maintenant revient se pencher sur le visage éteint et à parler doucement pour Lui seul : "Dans la tombe, au moins ici, à l'intérieur, nous aurions été ensemble, comme nous aurions été ensemble dans l'agonie sur le bois, et ensemble dans le voyage au-delà de la vie et à

la rencontre de la Vie. Mais si je ne puis te suivre dans le voyage au-delà de la vie, je puis rester ici à t'attendre."

Elle se redresse et dit à haute voix à ceux qui sont présents :

"Éloignez-vous, tous. Moi, je reste. Enfermez-moi ici avec Lui. Je l'attends. Que dites-vous ? Que ce n'est pas possible ? Pourquoi n'est-ce pas possible ? Si j'étais morte, ne serais-je pas ici, couchée à son côté, en attendant d'être composée ? Je serai à son côté, mais à genoux. J'y ai été quand Lui vagissait, tendre et rosé, dans une nuit de décembre. J'y serai maintenant dans cette nuit du monde qui n'a plus le Christ. Oh ! vraie nuit ! La Lumière n'est plus !... Oh ! nuit glaciale ! L'Amour est mort ! Que dis-tu, Nicodème ? Je me contamine ? Son Sang n'est pas contamination. Je ne me suis pas contaminée en l'engendrant. Ah ! comme tu es sorti, Toi, Fleur de mon sein, sans déchirer des fibres, mais vraiment comme la fleur du narcisse parfumé qui éclot de l'âme du bulbe matrice et donne une fleur même si l'étreinte de la terre n'a pas été sur la matrice. Floraison virginale qui se réalise en Toi, ô Fils venu de l'embrassement céleste, et né dans l'envahissement des splendeurs célestes."

Maintenant la Mère déchirée se penche de nouveau sur son Fils, restant étrangère à tout ce qui n'est pas Lui, et elle murmure doucement :

"Mais Toi, te le rappelles-tu, Fils, ce sublime revêtement de splendeurs qui revêtait toutes choses alors que ton sourire naissait au monde ? Te la rappelles-tu cette béatifiante lumière que le Père envoya des Cieux pour envelopper le mystère de ta floraison et te faire trouver moins repoussant ce monde obscur, pour Toi qui étais Lumière et venais de la Lumière du Père et de l'Esprit Paraclét ? Et maintenant ?... Maintenant nuit et froid... Quel froid ! Quel froid ! J'en tremble toute. Plus froid que cette nuit de décembre. Alors il y avait la joie de t'avoir pour me réchauffer le cœur. Et il y en avait deux pour t'aimer..."

Maintenant... Maintenant je suis seule et mourante moi aussi. Mais je t'aimerai pour deux : pour ceux qui t'ont si peu aimé qu'ils t'ont abandonné au moment de la douleur ; je t'aimerai pour ceux qui t'ont haï ; pour le monde entier, je t'aimerai, ô Fils. Tu ne sentiras pas le froid du monde. Non, tu ne le sentiras pas. Tu ne m'as pas ouvert les entrailles pour naître, mais pour que tu ne sentes pas le froid je suis prête à me les ouvrir et à t'enfermer dans l'étreinte de mon sein. Te souviens-tu comme ce sein t'a aimé, petit germe palpitant ?... C'est toujours ce sein. Oh ! c'est mon droit et mon devoir de Mère. C'est mon désir. Il n'y a que la Mère qui puisse l'avoir, qui puisse avoir pour le Fils un amour aussi grand que l'univers."

La voix est allée en s'élevant et maintenant, avec toute sa force, elle dit :

"Partez. Moi je reste. Vous reviendrez dans trois jours et nous sortirons ensemble. Oh ! revoir le monde appuyée à ton bras, ô mon Fils ! Comme il sera beau le monde à la lumière de ton sourire ressuscité ! Le monde frémissant au pas de son Seigneur ! La Terre a tremblé quand la mort t'a arraché l'âme et que de ton cœur est sorti ton esprit. Mais maintenant elle va trembler... oh ! non plus d'horreur et de douleur, mais d'un suave frémissement que je ne connais pas, mais dont ma féminité a l'intuition, qui émeut une vierge quand, après une absence, elle entend le pas de son époux qui vient pour les noces. Mieux encore : la Terre frémira d'un frémissement saint, comme moi j'en ai été bouleversé jusque dans mes profondeurs les plus profondes, quand j'eus en moi le Seigneur Un et Trin, et quand la volonté du Père avec le feu de l'Amour créa la semence dont tu es venu, ô mon saint Petit, mon Enfant, tout à moi ! Tout ! Tout de la Maman ! de la Maman !... Tout enfant a un père et une mère, même le bâtard a un père et une mère. Mais Toi, tu as eu la Maman seule pour faire ta chair de rosé et de lys, pour te faire ces broderies de veines azurées comme nos rivières de Galilée, et ces lèvres de grenade, et ces cheveux plus gracieux que la toison blonde des chèvres de nos collines, et ces yeux, deux petits lacs de Paradis. Non, plutôt qui sont de l'eau d'où vient l'Unique et Quadruple Fleuve du Lieu de délices, et qui porte avec lui, dans ses quatre branches, l'or, l'onix, le béryl et l'ivoire, et les diamants, et les palmes, et le miel, et les rosés, et les richesses infinies, ô Phison, ô Gehon, ô Tigre, ô Euphrate : chemin pour les anges qui se réjouissent en Dieu, chemin pour les rois qui t'adorent, Essence connue ou inconnue, mais Vivante, mais Présente même dans le cœur le plus obscur ! C'est seulement ta Maman qui t'a fait cela avec son "oui"..."

De musique et d'amour elle t'a formé, de pureté et d'obéissance elle t'a fait, ô ma joie !

Ton cœur, qu'est-ce que c'est ? La flamme du mien qui s'est partagée pour se condenser en une couronne autour du baiser de Dieu à sa Vierge. Voilà ce qu'est ton cœur. Ah !

(le cri est déchirant au point que la Madeleine accourt pour la secourir en même temps que Jean. Les autres n'osent pas et, en pleurs et voilées, elles jettent un coup d'œil par l'ouverture).

Ah ! ils te l'ont brisé ! Voilà pourquoi tu es si froid et pourquoi je suis si froide ! Tu n'as plus en Toi la flamme de mon cœur et moi je ne puis plus continuer à vivre par le reflet de cette flamme qui était mienne et que je t'ai donnée pour te faire un cœur. Ici, ici, ici sur ma poitrine ! Avant que la mort me tue, je veux te réchauffer, je veux te bercer. Je te chantais : "Il n'y a pas de maison, il n'y a pas de nourriture, il n'y a que la douleur". O paroles prophétiques ! Douleur, douleur, douleur pour Toi, pour moi ! Je te chantais : "Dors, dors sur mon cœur". Même maintenant : ici, ici, ici..."

Et s'assoyant sur le bord de la pierre, elle le prend sur ses genoux en passant un bras de son Fils sur ses épaules, en appuyant la tête du Fils sur l'épaule et en appuyant sur cette tête la sienne, en le tenant serré contre sa poitrine, en le berçant, en l'embrassant, déchirée et déchirante.

Nicodème et Joseph s'approchent en plaçant sur une sorte de siège, qui est de l'autre côté de la pierre, des vases et des bandes et un linceul propre et un bassin rempli d'eau, me semble-t-il, et des tampons de charpie, me semble-t-il.

Marie voit et demande à haute voix :

"Que faites-vous ? Que voulez-vous ? Le préparer ? Pourquoi ? Laissez-le sur les genoux de sa Maman. Si j'arrive à le réchauffer, il ressuscite plus tôt. Si j'arrive à consoler le Père et à le consoler Lui de la haine déicide, le Père pardonne plus tôt, et Lui revient plus tôt."

La Douleuse délire presque.

"Non, je ne vous le donne pas ! Je l'ai donné une fois, une fois je l'ai donné au monde et il ne l'a pas voulu. Il l'a tué parce qu'il ne le voulait pas. Maintenant, je ne le donne plus ! Que dites-vous ? Que vous l'aimez ? Bon ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas défendu ? Vous avez attendu, pour Lui dire que vous l'aimiez, qu'il ne soit plus quelqu'un qui puisse vous entendre. Quel pauvre amour que le vôtre ! Mais si vous craigniez le monde au point de ne pas oser défendre un Innocent, vous deviez au moins me le rendre, à moi, sa Mère, pour qu'elle défende son Enfant. Elle savait qui Il était et ce qu'il méritait. Vous !... Vous l'avez eu comme Maître, mais vous n'avez rien appris. N'est-ce pas vrai, peut-être ? Je mens, peut-être ?

Mais vous ne voyez pas que vous ne croyez pas à sa Résurrection ? Vous y croyez ? Non. Pourquoi êtes-vous là, en train de préparer des bandes et des aromates ? Parce que vous jugez que c'est un pauvre mort, aujourd'hui glacé, demain corrompu, et c'est pour cela que vous voulez l'embaumer. Laissez là vos pommades. Venez adorer le Sauveur avec le cœur pur des bergers de Bethléem. Regardez : dans son sommeil, c'est seulement un fatigué qui se repose. Combien il a fatigué dans sa vie ! Il s'est fatigué toujours plus et dans ces dernières heures, ensuite !... Maintenant il repose. Pour moi, pour sa Maman, ce n'est qu'un grand Enfant fatigué qui dort. Bien misérable son lit et sa chambre ! Mais son premier berceau n'était plus beau, ni plus plaisante sa première demeure. Les bergers adorèrent le Sauveur dans son sommeil d'Enfant. Vous adorez le Sauveur dans son sommeil de Triomphateur de Satan. Et puis, comme les bergers, allez dire au monde : "Gloire à Dieu ! Le Péché est mort ! Satan est vaincu ! Que la paix soit sur la Terre et au Ciel entre Dieu et l'homme !" Préparez les chemins pour son retour. Je vous envoie, Moi que la Maternité fait Prêtresse rituelle. Allez. J'ai dit que je ne veux pas. Je l'ai lavé de mes pleurs et cela suffit. Le reste est inutile, et ne vous imaginez pas de le mettre sur Lui. Il sera plus facile pour Lui de se relever s'il est dégagé de ces bandes funèbres et inutiles. Pourquoi me regardes-tu ainsi, Joseph ? Et toi pourquoi, Nicodème ? Mais l'horreur de cette journée vous a-t-elle rendus hébétés ? Avez-vous perdu la mémoire ? Ne vous rappelez-vous pas ? "À cette génération

mauvaise et adultère qui cherche un signe, il ne sera donné que le signe de Jonas... Ainsi le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le cœur de la Terre". Ne vous souvenez-vous pas ? "Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes qui le tueront, mais le troisième jour il ressuscitera". Ne vous rappelez-vous pas ? "Détruisez ce Temple du vrai Dieu et en trois jours je le ressusciterai". Le Temple c'était son Corps, ô hommes. Tu secoues la tête ? Tu me plains ? Tu me crois folle ? Mais comment ? Il a ressuscité les morts, et il ne pourra pas se ressusciter Lui-même ?

– Jean ?"

"Mère !"

"Oui, appelle-moi "mère". Je ne peux vivre en pensant que je ne serai pas appelée ainsi ! Jean : tu étais présent quand il ressuscita la fillette de Jaïre et le jeune homme de Naïm. Ils étaient bien morts eux, n'est-ce pas ? Ce n'était pas seulement un lourd assoupissement ? Réponds."

"Ils étaient morts. La fillette depuis deux heures, le jeune homme depuis un jour et demi."

"Et ils se sont levés à son commandement?"

"Et ils se sont levés à son commandement."

"Vous avez entendu ? Vous deux, vous avez entendu ? Mais pourquoi secouez-vous la tête ? Ah ! peut-être vous voulez dire que la vie revient plus vite en celui qui est innocent et jeune. Mais mon Enfant, il est l'Innocent ! Il est le Toujours Jeune. Il est Dieu, mon Fils !..."

La Mère jette un regard déchirant et fiévreux sur les deux premiers qui, accablés mais inexorables, disposent les rouleaux des bandes désormais trempées dans les aromates. Marie fait deux pas. Elle a reposé le Fils sur la pierre avec la délicatesse de quelqu'un qui dépose un nouveau-né dans son berceau. Elle fait deux pas, se penche au pied du lit funèbre, où la Magdeleine pleure à genoux. Elle la saisit par l'épaule, la secoue, l'appelle: "Marie, réponds. Eux pensent que Jésus ne peut pas ressusciter parce qu'il est un homme et qu'il est mort de blessures, mais ton frère n'était-il pas plus âgé que Lui ?"

"Si."

"N'était-il pas qu'une plaie ?"

"Si."

"N'était-il pas déjà décomposé avant de descendre au tombeau ?"

"Si."

"Et n'est-il pas ressuscité au bout de quatre jours d'asphyxie et de décomposition ?"

"Si."

"Et alors ?"

Un silence grave et prolongé. Puis un cri inhumain. Marie vacille en portant une main à son cœur. Ils la soutiennent, mais elle les repousse. Elle paraît repousser les pieux. En réalité elle repousse ce qu'elle est seule à voir. Et elle crie : "Arrière ! Arrière ! cruel ! Pas cette vengeance ! Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre ! Tais-toi ! Ah ! il me mord le cœur !"

"Qui, Mère ?"

"O Jean, c'est Satan ! Satan qui dit : "Il ne ressuscitera pas. Aucun prophète ne l'a dit". O Dieu Très-Haut ! Aidez-moi tous, ô vous esprits bons, ô vous, hommes pieux ! Ma raison vacille ! Je ne me rappelle plus rien. Que disent les prophètes ? Que dit le psaume ? Oh ! qui va me répéter les passages qui parlent de mon Jésus ?"

C'est la Madeleine qui avec sa voix d'orgue dit le psaume de David sur la Passion du Messie.

La Mère pleure plus fort, soutenue par Jean, et ses larmes tombent sur son Fils mort qui en est inondé. Marie le voit, elle l'essuie et elle dit à voix basse : "Tant de larmes, et quand tu avais si grand soif je n'ai pas même pu t'en donner une goutte. Et maintenant... je t'inonde ! Tu ressembles à un arbuste sous une épaisse rosée. Ici, que la Maman t'essuie, Fils ! Tu as goûté tant d'amertume ! Que sur tes lèvres blessées ne tombe pas aussi l'amertume et le sel des larmes maternelles!..."

Puis elle appelle à haute voix :

"Marie. David ne dit pas... Connais-tu Isaïe ? Dis-moi ses paroles..."

La Madeleine dit le passage sur la Passion et finit dans un sanglot :

"...il a livré sa vie à la mort et on l'a compté parmi les malfaiteurs, Lui qui a enlevé les péchés du monde et a prié pour les pécheurs".

"Oh ! Tais-toi ! La Mort, non ! Pas livré à la mort ! Non ! Non ! Oh ! que votre non croyance, en s'alliant à la tentation de Satan, me met le doute au cœur ! Et devrais-je ne pas te croire, ô Fils ? Ne pas croire à ta sainte Parole ? ! Oh ! Dis-le à mon âme ! Parle. Des rives lointaines où tu es allé pour délivrer ceux qui attendent ta venue, jette ta voix d'âme à mon âme qui l'attend, à mon âme qui est ici, toute prête à recevoir ta voix. Dis à ta Mère que tu reviens. Dis : "Le troisième jour, je ressusciterai". Je t'en supplie, Fils et Dieu ! Aide-moi à protéger ma Foi. Satan l'enroule dans ses spires pour l'étrangler. Satan a enlevé sa bouche de serpent de la chair de l'homme car tu lui as arraché cette proie, et maintenant il a enfoncé ses crocs venimeux dans la chair de mon cœur et il en paralyse les palpitations, la force et la chaleur. Dieu ! Dieu ! Dieu ! Ne permets pas que je me méfie ! Ne laisse pas le doute me glacer ! Ne donne pas à Satan la liberté de m'amener au désespoir ! Fils ! Fils ! Mets ta main sur mon cœur. Elle chassera Satan. Mets-la sur ma tête. Elle y ramènera la Lumière.

Sanctifie mes lèvres par une caresse pour qu'elles aient la force de dire : "Je crois" même contre tout un monde qui ne croit pas. Oh ! quelle douleur c'est de ne pas croire ! Père ! Il faut beaucoup pardonner à celui qui ne croit pas. Car, quand on ne croit plus... quand on ne croit plus... toute horreur devient facile. Je te le dis... moi qui éprouve cette torture. Père, pitié des sans foi ! Donne-leur, Père saint, donne-leur, au nom de cette Hostie consumée et de moi, hostie qui se consume encore, donne ta foi aux sans foi !"

– Un long silence.

Nicodème et Joseph font un signe à Jean et à la Madeleine.

"Viens. Mère." C'est la Magdeleine qui parle pour chercher à éloigner Marie de son Fils et à séparer les doigts de Jésus entrelacés dans ceux de Marie qui les baise en pleurant.

La Mère se redresse. Elle est solennelle. Elle étend une dernière fois les pauvres doigts exsangues, pose la main inerte le long du corps. Puis elle abaisse les bras vers la terre, et bien droite, la tête légèrement renversée, elle prie et offre. On n'entend pas de parole. Mais par toute son attitude, on comprend qu'elle prie. C'est vraiment la Prêtresse à l'autel, la Prêtresse au moment de l'offertoire.

Puis elle se tourne :

"Faites-le donc. Mais Lui ressuscitera. C'est inutilement que vous vous défiez de ma raison et que vous êtes aveugles à la vérité que Lui vous a dit. C'est inutilement que Satan cherche à attaquer ma foi. Pour racheter le monde, il manque aussi la torture que Satan vaincu donne à mon cœur. Je la subis et l'offre pour ceux qui viendront. Adieu, Fils ! Adieu, mon Enfant ! Adieu, mon Petit ! Adieu... Adieu... Saint... Bon... Très aimé et aimable... Beauté... Joie... Source de salut... Adieu... Sur tes yeux... sur tes lèvres... sur tes cheveux d'or... sur tes membres glacés... sur ton cœur transpercé... oh ! sur ton cœur transpercé... mon baiser... mon baiser... mon baiser... Adieu... Adieu !... Seigneur ! Pitié pour moi !"

Une fois la préparation des bandes achevée, Nicodème et Joseph s'approchent de la table et dénudent Jésus même de son voile. Ils passent une éponge, me semble-t-il, ou un morceau de lin sur les membres en une préparation très rapide des membres qui dégouttent de mille endroits. Puis ils enduisent d'onguents tout le

Corps. Ils l'ensevelissent vraiment sous une couche de pommade. Auparavant ils l'ont soulevé pour nettoyer aussi la table de pierre sur laquelle ils posent le linceul, qui pend de la tête du lit. Ils le reposent sur la poitrine, et enduisent tout le dos, les cuisses, les jambes, toute la partie postérieure. Puis ils le tournent délicatement, en faisant attention à ce que ne s'en aille pas la couche de pommade et puis ils font aussi l'onction de la partie antérieure. D'abord le tronc, puis les membres. D'abord les pieds, et en dernier lieu les mains qu'ils joignent sur le bas ventre. La mixture des arômes doit être collante comme de la gomme, car je vois que les mains restent en place alors qu'avant elles glissaient toujours à cause de leur poids de membres morts. Les pieds, non. Ils conservent leur position: l'un plus droit, l'autre plus allongé. Pour finir, la tête. Après l'avoir enduite avec soin, de manière que les traits disparaissent sous la couche d'onguents, ils lient le menton avec une bande pour maintenir la bouche fermée.

Marie gémit plus fort. Puis ils soulèvent le côté du Linceul qui pend et le replient sur Jésus. Il disparaît sous la grosse toile du linceul. Ce n'est plus qu'une forme couverte par une toile.

Joseph regarde que tout soit bien en place et appuie encore sur le Visage un suaire de lin et d'autres linges, qui ressemblent à de courtes et larges bandes rectangulaires, qui vont de droite à gauche, au-dessus du Corps et tiennent en place le Linceul, bien adhérent au Corps. Ce n'est pas le bandage que l'on voit dans les momies, ni même dans la résurrection de Lazare. C'est un embryon de bandage.

Jésus désormais est annulé. Même sa forme est confondue sous les linges. Cela ressemble à un long paquet de toile, plus étroit aux extrémités et plus large au milieu, appuyé sur la pierre grise. Marie pleure plus fort.

Comme si tu en avais acquis la Vie, tu ressens la force de réaliser l'amère séparation. Et après avoir embrassé ton Jésus, tu permets qu'on ferme le sépulcre !

Joseph d'Armathie éteint une des torches, donne un dernier coup d'œil et se dirige vers l'entrée du sépulcre en tenant allumée et haute la torche qui reste. "

Marie s'incline encore une fois pour baiser le Fils à travers les couvertures. Et elle voudrait le faire en dominant sa peine pour la contenir à une forme de respect envers le Cadavre qui, déjà embaumé, ne lui appartient plus. Mais quand elle est toute proche du visage voilé elle ne se domine plus, et tombe dans une nouvelle crise de désolation.

On la soulève de là non sans peine, on l'éloigné plus difficilement encore du lit funèbre. On remet en place les toiles dérangées et, c'est plutôt en la portant qu'en la soutenant, qu'on éloigne la pauvre Mère. Elle s'éloigne le visage tourné en arrière, pour voir, pour voir son Jésus qui reste seul dans l'obscurité du tombeau.

Maman souffrante, je te prie, en pleurant, de ne pas permettre pour le moment que Jésus soit soustrait à mes regards. Attends que d'abord je m'enferme en Lui pour prendre sa Vie en moi.

Si tu ne peux pas vivre sans Jésus, toi qui es l'Immaculée, la Sainte, la Comblée de Grâces, moi, je le peux encore bien moins, moi qui suis la faiblesse, la misère, un abîme de péchés. De grâce, Maman souffrante, ne me laisse pas seule. Prends-moi avec toi. Mais dépose-moi d'abord tout entière en Jésus. Et vide-moi complètement, afin que je puisse mettre Jésus tout entier en moi, comme tu L'as mis en toi. Commence chez moi l'office maternel que Jésus t'a donné sur la croix. Que mon extrême pauvreté fasse impression sur ton Cœur maternel.

De tes mains maternelles, enferme-moi tout entière en Jésus, et enferme Jésus tout entier en moi. enferme dans mon intelligence les Pensées de Jésus, afin que nulle autre pensée n'entre en moi. enferme les Yeux de Jésus dans les miens, afin que rien ne puisse jamais échapper à mon regard ; enferme son Ouïe dans la mienne, pour que je l'écoute toujours et qu'en toutes choses j'accomplisse son Vouloir infiniment saint. enferme son Visage dans le mien, afin que, admirant ce Visage si défiguré par Amour pour moi, je l'aime, je compatisse avec Lui et Le répare. enferme sa Langue dans la mienne, pour que je parle, prie, et enseigne au moyen de la Langue de Jésus ; enferme ses Mains dans les miennes, afin que tout mouvement que je ferai et toute œuvre que j'accomplirai prennent vie des Œuvres et des Mouvements de Jésus ; enferme ses Pieds dans les miens, afin que tout pas que je ferai apporte la Vie, le Salut et la Force aux créatures.

Maman affligée, que moi aussi je donne des baisers à son Cœur, que j'en touche le Sang infiniment précieux. Enfermant son Cœur dans le mien, fais en sorte que je puisse vivre de son Amour, de ses Désirs et de ses Peines. Et maintenant, prenant la Main droite raidie de Jésus, donne-moi par elle ta bénédiction, puis permets qu'on l'enferme de nouveau dans le tombeau.

Ils sortent dans le jardin silencieux dans la lumière du soir. Déjà la clarté relative qui est revenue après la tragédie du Golgotha, commence à s'affaiblir à cause de la nuit qui descend. Et là, dans le verger de Joseph, sous les branchages épais bien qu'encore sans feuillage et à peine garnis des boutons blancs rosés des pommiers, étrangement retardés alors qu'ailleurs ils sont couverts de fleurs épanouies et même déjà fécondés en fruits minuscules, la pénombre est encore plus avancée qu'ailleurs.

Ils roulent la lourde pierre du tombeau dans son logement.

La pierre ferme maintenant le sépulcre.

Toi, torturée, tu l'embrasses et, en pleurant, tu essaies de partir. Mais ta douleur est si grande que tu restes pétrifiée !

Marie, jusqu'alors soutenue par Jean et suffisamment tranquille dans ses sanglots, se dégage de l'apôtre et avec un cri, qui je crois a fait trembler même les fibres des plantes, elle se jette contre la porte, s'attaque à sa saillie pour la repousser. Elle s'écorche les doigts et se brise les ongles sans y réussir et elle fait pression jusque avec sa tête contre la saillie rêche. Et son gémissement a quelque chose du rugissement d'une lionne qui s'évanouit sur le seuil de la trappe où sont renfermés ses petits, pleine de tendresse et féroce par son amour de mère.

Elle n'a plus rien de la douce Vierge de Nazareth, de la femme patiente que l'on connaissait jusque-là. C'est la mère seulement et simplement la mère attachée à son enfant par toutes les fibres et tous les nerfs de sa chair et de son amour. C'est la plus vraie "maîtresse" de cette chair qu'elle a engendrée, l'unique maîtresse après Dieu, et elle ne veut pas que lui soit dérobée cette propriété. C'est la "reine" qui défend son diadème : le fils, le fils, le fils.

Toute la révolte et toutes les révoltes qu'en trente-trois ans toute autre femme aurait eues contre l'injustice du monde envers son enfant, toutes les férocités saintes et licites que toute autre mère aurait eues durant ces dernières heures pour frapper et tuer avec ses mains et ses dents les assassins de son enfant, toutes ces choses que par amour du genre humain elle a toujours domptées, s'agitent maintenant dans son cœur, bouillent dans son sang et, douce aussi dans la douleur qui la fait délirer, elle ne fait pas d'imprécations, elle ne s'acharne pas. Mais elle demande seulement à la pierre qu'elle s'ouvre, qu'elle lui cède le pas car sa place est à l'intérieur, où Lui est. Mais elle demande seulement aux hommes, impitoyables dans leur pitié, de lui obéir et d'ouvrir.

Après avoir frappé et ensanglanté avec ses mains la pierre qui résiste, elle se tourne, elle s'appuie les bras ouverts, en embrassant encore les deux bords de la pierre et, terrible dans sa majesté de Mère Dououreuse, elle commande : "Ouvrez ! Vous ne voulez pas ? Eh bien, moi je reste ici. À l'intérieur, non ? Alors ici, à l'extérieur. C'est ici qu'est mon pain et mon lit. C'est ici qu'est ma demeure. Je n'ai pas d'autres maisons ni d'autre but. Vous, éloignez-vous. Retournez dans ce monde affreux. Moi je reste là où il n'y a pas de cupidité, ni d'odeur de sang."

"Tu ne peux pas, Femme !"

"Tu ne peux pas, Mère !"

"Tu ne peux pas, chère Marie !"

Ils cherchent à lui détacher les mains de la pierre, effrayés par ces yeux qu'ils ne connaissent pas encore avec cette lueur qui les rend durs et impérieux, vitreux, phosphorescents.

Elle reprend son doux regard de colombe torturée, perd la majesté de son geste. Elle reprend un geste suppliant et elle joint les mains en priant :

"Oh ! laissez-moi ! Au nom de vos morts, au nom des vivants que vous aimez, ayez pitié d'une pauvre mère !... Écoutez... Écoutez mon cœur. Il a besoin de paix pour perdre ce battement cruel. Il s'est mis à battre ainsi là-haut, sur le Calvaire. Le marteau faisait "ton, ton, ton"... et chaque coup blessait mon Enfant... et retentissait dans mon cerveau et dans mon cœur... ma tête est pleine de ces coups, et mon cœur battait avec rapidité comme ce "ton, ton, ton", sur les mains, sur les pieds de mon Jésus, de mon petit Jésus... Mon Enfant ! Mon Enfant !..."

Il lui revient tout le tourment qui paraissait calmé après sa prière au Père, près de la table de l'onction. Tous pleurent.

"J'ai besoin de ne pas entendre de cris ni de coups. Et le monde est plein de voix et de rumeurs. Toute voix me semble le "grand cri" qui a pétrifié le sang dans mes veines, et toute rumeur me semble le bruit du marteau sur les clous. J'ai besoin de ne pas voir de visages d'hommes. Et le monde est plein de visages... Cela fait presque douze heures que je vois des visages d'assassins... Judas... les bourreaux... les prêtres... les juifs... Tous, tous assassins !... Au loin ! Au loin !... Je ne veux plus voir personne... En tout homme il y a un loup et un serpent. J'éprouve dégoût et peur pour l'homme... Laissez-moi ici, sous ces arbres tranquilles, sur cette herbe fleurie... D'ici peu, il y aura les étoiles... Elles ont toujours été ses amies et les miennes... Hier soir elles ont tenu compagnie à notre solitaire agonie... Elles savent tant de choses... Elles viennent de Dieu... Oh ! Dieu ! Dieu !..."

Elle pleure et s'agenouille.

"Paix, mon Dieu ! Il ne me reste que Toi !"

"Viens, ma fille ! Dieu te donnera la paix. Mais viens. Demain, c'est le sabbat pascal. Nous ne pourrions pas venir t'apporter de la nourriture..."

"Rien ! Rien ! Je ne veux pas de nourriture ! Je veux mon Enfant ! Je me rassasie de ma douleur et me désaltère de mes pleurs... Ici... Entendez-vous comme pleure ce petit duc ? Il pleure avec moi, et d'ici peu les rossignols pleureront. Et demain, dans le soleil, pleureront les calandres et les fauvettes et tous les oiseaux que Lui aimait, et les tourterelles viendront avec moi pour battre cette pierre et pour dire, et pour dire : "Lève-toi, mon amour, et viens ! Amour qui te tiens dans la crevasse du rocher, dans la cachette de la pente, laisse-moi voir ton visage, laisse-moi écouter ta voix". Ah ! que dis-je ! Eux aussi, eux aussi, les assassins sournois, me l'ont interpellé avec les paroles du Cantique ! Oui, venez, ô filles de Jérusalem, pour voir votre Roi avec le diadème dont l'a couronné sa Patrie le jour de son mariage avec la Mort, le jour de son triomphe de Rédempteur !"

"Regarde, Marie ! Les gardes du Temple arrivent. Allons, pour qu'ils ne te méprisent pas."

"Les gardes ? Leur mépris ? Non. Ce sont des lâches, des lâches. Et si je marchais sur eux, terrible dans ma douleur, ils fuiraient comme Satan devant Dieu."

Mais je me souviens que je suis Marie... et je ne les frapperai pas comme j'en aurais le droit. Je resterai bonne... ils ne me verront même pas. Et s'ils me voient et me demandent; "Que veux-tu ?", je leur dirai: "L'aumône de respirer l'air embaumé qui sort de cette fente". Je dirai: "Au nom de votre mère". Tous ont une mère... le bon larron l'a dit aussi..."

"Mais ces gens sont pires que des larrons. Ils vont t'insulter."

"Oh !... y a-t-il encore une insulte que je ne connaisse pas après celles d'aujourd'hui ?"

C'est la Magdeleine qui trouve la raison qui peut plier la Douleuse à l'obéissance.

"Tu es bonne, tu es sainte, et tu crois, et tu es courageuse. Mais nous que sommes-nous ?... Tu le vois ! La plupart ont fui, ceux qui restent tremblent. Le doute, qui est déjà en nous, nous dominerait. Tu es la Mère. Tu n'as pas seulement des droits et des devoirs sur ton Fils, mais des devoirs et des droits sur ce qui appartient à

ton Fils. Tu dois revenir avec nous, parmi nous, pour nous rassembler, pour nous rassurer, pour nous infuser ta foi. Tu l'as dit, après ton juste reproche à notre poltronnerie et à notre mécréance: "Il Lui sera plus facile de ressusciter s'il est débarrassé de ces bandes inutiles". Moi je te dis : "Si nous arrivons à nous unir dans la foi en sa Résurrection, c'est plus vite qu'il ressuscitera. Nous l'appellerons par notre amour..." Mère, Mère de mon Sauveur; reviens avec nous, toi, amour de Dieu, pour nous donner cet amour que tu possèdes ! Veux-tu donc que se perde de nouveau la pauvre Marie de Magdala que Lui a sauvée avec tant de pitié ?"

"Non, on me le reprocherait. Tu as raison. Je dois revenir... chercher les apôtres... les disciples... les parents... tous... Dire... dire : 'croyez'. Dire : 'Il vous pardonne'... À qui l'ai-je déjà dit ? ... Ah ! À l'Isariote. Il faudra... oui, il faudra le chercher, même lui... car c'est le plus grand pécheur..."

Marie reste la tête inclinée sur la poitrine, elle tremble comme par dégoût, et puis elle dit :

"Jean, tu le chercheras et me l'amèneras. Tu dois le faire, et moi je dois le faire. Père, que même cela soit fait pour la Rédemption de l'Humanité. Allons."

Elle se lève. Ils sortent du jardin à moitié obscur. Les gardes les regardent sortir sans intervenir.

Ma Mère torturée et affligée, avec toi je fais mes adieux à Jésus.

En pleurant, je compatis avec toi et je te tiens compagnie en ton amère désolation.

Je veux me mettre à tes côtés pour donner à chacune de tes respirations et de tes douleurs une parole de réconfort, un regard de compassion.

Je recueillerai tes larmes. Si je te vois t'évanouir, je te soutiendrai de mes bras.

Avec un effort surhumain, tu te détaches du sépulcre et tu entreprends de retourner à Jérusalem par le même chemin que tu as suivi pour venir.

Tu as fait à peine quelques pas et la croix se présente à toi, la croix sur laquelle Jésus a tant souffert et est mort.

Tu cours et tu l'embrasses. Tu vois la croix teintée de Sang.

Alors, les Douleurs que Jésus a souffertes sur elle se renouvellent une à une dans ton Cœur. Tu ne peux plus contenir tant d'angoisse.

Tu t'exclames désolée :

« Ô Croix, pourquoi as-tu été si cruelle envers mon Fils ? Oh ! tu ne L'as épargné en rien ! Tu as été inflexible ! Tu ne m'as pas permis, à moi, sa Mère souffrante, de Lui donner ne serait-ce qu'une gorgée d'eau quand Il la demandait, alors qu'à sa Bouche desséchée on donna du fiel et du vinaigre ! Ah ! je sentais fondre mon Cœur transpercé et j'aurais voulu apprêter pour ses Lèvres mon Cœur liquéfié pour Le désaltérer ! Ô Croix à la fois cruelle et sainte, Tu as été sanctifiée et divinisée au contact de mon Fils ! Cette cruauté dont tu as fait usage envers Lui, change-la en compassion pour les misérables mortels.

En raison des Peines qu'Il a souffertes sur toi, obtiens par ses Prières et ses Souffrances la force pour les âmes souffrantes. Qu'aucune d'entre elles ne se perde à cause des tribulations et des croix.

Elles me coûtent trop, les âmes, elles me coûtent la Vie d'un Fils Dieu. Et moi, comme Corédemptrice et Mère, je les lie à toi, ô Croix. Et c'est en te donnant des baisers que je pars. »

Pauvre Maman, comme je compatis avec toi ! À chaque pas, tu souffres de nouvelles douleurs qui, rendant plus amers les flots qui t'inondent, te noient. Tu te sens mourir !

Et tu parviens à cet endroit où tu rencontrais Jésus sous le poids énorme de la croix, exténué, ruisselant de Sang, avec un faisceau d'épines sur la Tête, lesquelles, heurtant la croix, pénétraient en dedans, Lui donnant des douleurs extrêmes. Alors, rencontrant les tiens, les Regards de Jésus cherchaient de la pitié. Mais, pour

Vous priver tous les deux de tout soulagement, les soldats bousculèrent Jésus, Le firent tomber, Lui faisant verser du Sang nouveau.

La route, poussiéreuse et bouleversée par le fleuve de peuple qui l'a parcourue et frappée de ses pieds, de ses pierres et de ses matraques, fait une courbe autour du Calvaire pour arriver à la voie maîtresse qui est parallèle aux murs.

Et ici sont encore plus intenses les traces de l'événement. Deux fois Marie pousse un cri et se penche pour étudier le sol avec une mauvaise lumière, car il lui semble voir du sang et elle pense que c'est celui de son Jésus. Mais, je crois, ce ne sont que des morceaux d'étoffe déchirés dans la mêlée de la fuite.

Tu vois le terrain encore imprégné de son Sang Tu te prosternes à terre et tu embrasses ce Sang et je t'entends dire :

« Mes anges, venez vous mettre de garde auprès de ce Sang, afin que pas une goutte ne soit foulée aux pieds et profanée. »

Maman souffrante, laisse-moi re donner la main pour t'aider à re relever, car je re vois agoniser sur le Sang de ton Fils. Pendant que tu marches, partout tu trouves des traces du Sang de Jésus et tu re souviens de ses Douleurs.

"Allons. Mais conduisez-moi. Je ne veux pas voir Jérusalem, ses rues, ses habitants."

"Oui, oui, mais pressons nous. Ils vont fermer les portes et tu le vois ? Leur garde est renforcée. Rome craint des soulèvements."

"Elle a raison. Jérusalem est un repaire de tigres ! C'est une tribu d'assassins ! C'est une foule de brigands. Et ce n'est pas seulement vers les biens matériels, mais vers les vies que ces usurpateurs tendent leurs griffes rapaces.

Cela fait trente-deux ans qu'ils dressent des embûches à la vie de mon Enfant... C'était un agneau de lait et de rosé, c'était un petit agneau aux cheveux d'or frisés... Il savait à peine dire "Maman", et faire les premiers pas et rire de ses petites dents entre ses lèvres de clair corail, quand ils sont venus pour l'égorger... Ils disent maintenant qu'il avait blasphémé, et violé le sabbat, et poussé à la révolte, et visé au trône, et péché avec les femmes... Mais qu'avait-il fait, alors ? Quel blasphème pouvait-il avoir proféré s'il savait à peine appeler sa Maman ? Que pouvait-il violer de la Loi, si Lui, l'Éternel Innocent, était alors aussi le petit innocent de l'homme ? Quelle révolte pouvait-il soulever s'il ne savait pas même faire un caprice ? À quel trône aurait-il visé ? Il avait son trône sur la Terre et au Ciel, et il n'en demandait pas d'autre. Au Ciel, il avait le sein du Père, et sur Terre il avait mon sein. Jamais il n'a eu un regard sensuel, et vous, jeunes et belles, vous pouvez le dire. Mais alors, mais alors...

L'exercice de ses sens se bornait au besoin de la tiédeur et de la nourriture, et il était plein d'amour, oui, mais pour ma mamelle tiède pour y poser sa petite figure et dormir ainsi, et pour mon sein duquel mon amour s'écoulait en lait... Oh ! mon Enfant !... Et ils te voulaient mort ! C'est cela qu'ils voulaient t'enlever: la vie ! Ton unique trésor. La Mère pour le Fils, le Fils pour la Mère, pour nous rendre les plus misérables et les plus désolés de l'Univers. Pourquoi enlever la vie au Vivant ?

Pourquoi vous arroger le droit d'enlever cette chose qu'est la vie : bien de la fleur et de l'animal, bien de l'homme ? Il ne vous demandait rien, mon Jésus. Pas d'argent, pas de bijoux, pas de maisons. Il en avait une petite et sainte, et il l'avait quittée par amour pour vous, hommes-hyènes. La demeure qu'a le petit de l'animal, il y avait renoncé pour vous, et il s'en était allé, pauvre et seul, à travers le monde sans plus avoir le lit que Lui avait fait le Juste, sans même plus le pain que Lui faisait sa Maman, et il avait dormi là où il avait pu, et il avait mangé comme il avait pu. Dans les maisons des gens honnêtes comme tout fils d'homme, ou sur la couchette d'herbe des prés, veillé par les étoiles. Assis à une table, ou partageant avec les oiseaux de Dieu les grains de blé et les fruits des ronces sauvages. Il ne vous demandait rien mais, au contraire, il vous donnait. Il voulait seulement la vie pour vous donner la Vie par sa parole. Et vous, et toi, Jérusalem, vous l'avez

dépouillé de la vie. Es-tu rassasiée et repue de son Sang et de sa Chair ? Ou cela ne te suffit-il pas encore ? Et toi, hyène après avoir été vampire et vautour, veux-tu te repaître de son Cadavre, et, pas encore rassasiée d'opprobres et de tourments, veux-tu encore t'acharner et jouir de déshonorer ses dépouilles et de revoir ses spasmes, ses tremblements, ses hoquets, ses convulsions en moi, dans la Mère de celui que vous avez tué ?

Sommes-nous arrivés ? Pourquoi vous arrêtez-vous ? Cet homme, que veut-il de Joseph ? Que dit-il ?"

En fait Joseph a été arrêté par un des rares passants, et dans le silence absolu de la ville déserte on entend très bien leurs paroles.

"On sait que tu es entré dans la maison de Pilate, profanateur de la Loi. Tu en rendras compte. La Pâque t'est interdite ! Tu es contaminé."

"Toi aussi, Elchias. Tu m'as touché et je suis tout couvert du sang du Christ et de sa sueur de mort !"

"Ah ! horreur ! Loin ! Loin ! Ce sang, loin !"

- N'aie pas peur. Il t'a déjà abandonné et maudit."

"Mais toi aussi, maudit. Et maintenant que tu te mets bien avec Pilate, ne pense pas pouvoir soustraire le cadavre. Nous avons pris des mesures pour que le jeu cesse."

Nicodème s'est approché lentement alors que les femmes se sont arrêtées avec Jean, en s'adossant à un portail fermé.

"Nous avons vu" répond Joseph. "Lâches ! Vous avez peur même d'un mort ! Mais de mon jardin et de mon tombeau, je fais ce qui me semble bon."

"Nous verrons."

"Nous verrons. J'en appellerai à Pilate."

"Oui, tu forniques avec Rome, maintenant."

Nicodème s'avance :

"Mieux vaut avec Rome qu'avec le démon, comme vous, déicides ! Et du reste, dis-moi : comment donc reprends-tu courage ? Il y a un moment tu fuyais en proie à la terreur. C'est déjà passé pour toi ? Ce que tu as eu ne te suffit pas encore ? Une de tes maisons n'est-elle pas brûlée ? Tremble ! Le châtiment n'est pas fini. Il vient, au contraire. Il te menace comme la Némésis des païens. Ni gardiens ni sceaux n'empêcheront le Vengeur de se lever et de frapper."

"Maudit !" Elchias s'enfuit et s'en va buter contre les femmes. Il comprend et dit une injure atroce à Marie.

Jean ne dit rien, mais d'un saut de panthère s'élançe et le terrasse. Il le presse avec ses genoux, lui met les mains autour du cou et lui dit :

"Demande-lui pardon ou bien je t'étrangle, démon."

Il ne le laisse que quand l'autre, pressé et à moitié étranglé par les mains de Jean, demande :

"Pardon."

Mais son cri a attiré la ronde.

"Halte-là ! Qu'arrive-t-il ? D'autres séditions ? Arrêtez-vous tous ou vous serez frappés. Qui êtes-vous ?"

"Joseph d'Armathie et Nicodème, autorisés par le Proconsul pour ensevelir le Nazaréen mis à mort, qui reviennent du tombeau avec la Mère, le fils et les parents et amis. Celui-là a offensé la Mère et on l'a obligé à demander pardon."

"Cela seulement ? Il fallait l'étrangler. Allez. Soldats, arrêtez cet homme. Que veulent-ils d'autre, ces vampires ? Même le cœur des mères ? Salut, juifs !"

"Quelle horreur ! Mais ce ne sont plus des hommes... Jean, sois bon avec eux. Regarde le souvenir de mon et ton Jésus. Lui prêchait le pardon."

"Mère, tu as raison. Mais ce sont des criminels et ils me font perdre la tête. Ce sont des sacrilèges : ils t'offensent et je ne puis le permettre."

"Ce sont des criminels et ils savent qu'ils le sont. Regarde comme il y en a peu dans les rues et comme ils s'esquivent furtivement. Après le crime, les criminels ont peur. De les voir fuir ainsi, entrer dans les maisons, se barricader par peur, me fait horreur. Je les vois tous coupables du Déicide. Regarde là, Marie, ce vieux. Il est déjà au bord de la fosse et pourtant, maintenant que la lumière de cette porte qui s'ouvre l'éclaire, il me semble l'avoir vu défilier accusant mon Jésus, là-haut, sur le Calvaire... Il l'appelait larron... Larron, mon Jésus !... Ce jeune, un peu plus qu'enfant, Lui adressait des blasphèmes obscènes en invoquant son Sang sur lui... Oh ! le malheureux !... Et cet homme ? Si musclé et si fort, se sera-t-il abstenu de le frapper ? Oh ! je ne veux pas voir ! Regardez : sur leurs visages se superpose le visage de leur âme et... et ils n'ont plus des figures d'hommes, mais de démons... Ils étaient courageux contre l'Homme lié, le Crucifié... Et maintenant ils fuient, ils se cachent, ils s'enferment. Ils ont peur. De qui ? D'un mort. Pour eux ce n'est qu'un mort car ils nient qu'il soit Dieu. De quoi donc ont-ils peur ? À qui ferment-ils leurs portes ? Au remords, à la punition. Inutile : le remords est en vous et il vous suivra éternellement. La punition n'est pas humaine. Et contre elle ne servent pas les verrous et les bâtons, les portes et les barreaux. Elle descend du Ciel, de Dieu, vengeur de son Immolé, et elle pénètre au-delà des murs et des portes, et vous marque de sa flamme céleste, vous marque pour le châtiment surnaturel qui vous attend. Le monde viendra au Christ, à Celui qui est le Fils de Dieu et le mien, il viendra à Celui que vous avez transpercé, mais vous, vous serez marqués pour toujours, les Caïns d'un Dieu, marqués comme l'opprobre de la race humaine. Moi, qui suis née de vous, moi qui suis la Mère de tous, je dois dire que pour moi, votre fille, vous avez été plus que parâtres et que, dans le nombre sans limite de mes enfants, vous êtes ceux qui m'imposez le plus de fatigue pour vous accueillir, car vous êtes souillés du crime envers mon Enfant. Et vous ne vous en repentez pas en disant : "Tu étais le Messie. Nous te reconnaissons et nous t'adorons".

Voici une autre ronde romaine. L'Amour n'est plus sur la Terre. La Paix n'est plus parmi les hommes. La Haine et la Guerre s'agitent comme ces torches fumeuses. Ceux qui dominent ont peur du déchaînement de la foule. Ils savent par expérience que quand cette bête qui s'appelle homme a goûté la saveur du sang, elle devient avide de carnage... Mais ne les craignez pas. Ce ne sont pas de vrais lions et de vraies panthères, ce sont des hyènes très lâches. Ils s'acharnent sur l'agneau sans défense, mais ils craignent le lion armé de lances et son autorité. Ne craignez pas ces chacals rampants. Votre pas ferré les met en fuite et l'éclat de vos lances les rend plus doux que des lapins.

– Ces lances ! L'une d'elles a ouvert le cœur de mon Fils ! Laquelle ? Les voir c'est une flèche au cœur... Et pourtant je voudrais les avoir toutes dans ces mains qui tremblent pour voir quelle est celle qui a encore des traces de sang et dire : "C'est celle-là ! Donne-la-moi, soldat ! Donne-la à une mère en souvenir de ta mère lointaine, et je prierai pour elle et pour toi". Et aucun soldat ne la refuserait car eux, les hommes de guerre, ont été les meilleurs devant l'agonie du Fils et de la Mère. Oh ! pourquoi là-haut n'y ai-je pas pensé ? J'étais comme si on m'avait frappé à la tête. Déjà, elle était abrutie par ces coups... Oh ! quels coups ! Qui me permet de ne plus les entendre ici, dans ma pauvre tête ? La lance... Comme je la voudrais !..."

"Nous pouvons la chercher, Mère. Le centurion me paraît très bon avec nous. Je crois qu'il ne la refusera pas. J'irai demain."

"Oui. oui. Jean. Je suis pauvre, je n'ai que peu d'argent, mais je m'en dépouille jusqu'à la dernière pièce pour avoir ce fer ... Oh ! comment j'ai pu ne pas la demander alors ?"

"Marie, ma chérie, personne d'entre nous ne connaissait cette blessure... Quand tu l'as vue, les soldats étaient loin."

"C'est vrai... Je suis abruti par la douleur. Et les vêtements ? Je n'ai rien de Lui ! Je donnerais mon sang pour les avoir..."

Marie verse de nouveau des pleurs désolés.

Et elle arrive ainsi dans la rue où se trouve le Cénacle. Il est temps car elle est épuisée et elle se traîne vraiment comme une vieille croulante. Et elle le dit. Finalement, hâtant le pas, tu t'enfermes au Cénacle.

"Courage ! Nous sommes arrivées, désormais.

Arrivées ? Si court le chemin qui ce matin m'a paru si long ? Ce matin ? Était-ce ce matin ? Pas plus ? Que d'heures ou que de siècles sont passés depuis que je suis entrée hier soir et depuis que je suis sortie ce matin ? Est-ce vraiment moi, la Mère de cinquante ans ou une centenaire, une femme d'il y a longtemps, riche de siècles sur mes épaules courbées et sur ma tête chenue ? Il me semble avoir vécu toute la douleur du monde et qu'elle soit toute sur mes épaules qui plient sous le poids. Croix immatérielle, mais si lourde ! De pierre. Peut-être encore plus lourde que celle de mon Jésus. Car je porte la mienne et la sienne avec le souvenir de son déchirement et la réalité du mien. Entrons, puisque nous devons entrer. Mais ce n'est pas un réconfort, c'est un accroissement de douleur. C'est par cette porte qu'est entré mon Fils pour son dernier repas. C'est par elle qu'il est sorti pour aller à la rencontre de la mort. Et il a dû mettre son pied là où le traître avait mis le sien, en sortant pour appeler ceux qui devaient s'emparer de l'Innocent. C'est contre cette porte que j'ai vu Judas... que j'ai vu Judas ! Et je ne l'ai pas maudit. Mais je lui ai parlé comme une mère déchirée, déchirée pour le Fils bon et pour le fils mauvais... J'ai vu Judas ! C'est le Démon que j'ai vu en lui ! Moi qui ai toujours tenu Lucifer sous mon talon et, ne regardant que Dieu, je n'ai jamais abaissé mon regard sur Satan, j'ai connu son visage en regardant le Traître. J'ai parlé avec le Démon... Et il s'est enfui car il ne supporte pas ma voix. L'aura-t-il laissé maintenant ? De manière que je puisse parler à ce mort et moi, la Mère, le concevoir de nouveau avec le Sang d'un Dieu, pour l'enfanter à la Grâce ? Jean, jure-moi que tu le chercheras et que tu ne seras pas cruel avec lui. Je ne le suis pas, moi qui pourtant en aurais le droit... Oh ! Laissez-moi entrer dans cette pièce où mon Jésus a pris son dernier repas, où la voix de mon Enfant a dit en paix ses dernières paroles !"

"Oui, nous y irons. Mais maintenant, regarde, viens ici, où nous étions hier. Repose-toi.

Salue Joseph et Nicodème qui se retirent."

"Je les salue, oui. Oh ! je les salue, je les remercie, je les bénis !"

"Mais viens, viens. Tu vas le faire à loisir."

"Non. Ici. Joseph... Oh ! je n'ai connu personne de ce nom qui ne m'aimât pas..."

Marie d'Alphée éclate en sanglots.

"Ne pleure pas... Même Joseph... C'était par amour que ton fils se trompait. Il voulait me donner la paix humainement... Mais aujourd'hui!... Tu l'as vu... Oh ! tous les Joseph sont bons avec Marie... Joseph, je te remercie, et toi aussi, Nicodème... Mon cœur se prosterne sous vos pieds fatigués à cause de tant de chemin fait pour Lui... pour les derniers honneurs rendus à Lui... Je n'ai que mon cœur à vous donner... et je vous le donne, amis loyaux de mon Fils... et... et excusez les paroles qu'une mère transpercée vous a dites au tombeau..."

"Oh ! Sainte ! Toi, pardonne !" dit Nicodème.

"Sois bonne maintenant. Repose dans ta Foi. Nous viendrons demain" ajoute Joseph.

"Oui, nous viendrons. Nous sommes à tes ordres."

"C'est le sabbat demain" objecte la maîtresse de maison.

"Le sabbat est mort. Nous viendrons. Adieu. Que le Seigneur soit avec nous" et ils s'en vont.

"Viens, Marie."

"Oui, Mère, viens."

"Non. Ouvrez. Vous m'avez promis de le faire après les salutations. Ouvrez cette porte ! Vous ne pouvez la fermer à une mère, à une mère qui cherche à respirer dans l'air l'odeur du souffle, du corps de son enfant. Mais ne savez-vous pas que ce souffle et ce corps, c'est moi qui les Lui ai donnés ? Moi, moi qui l'ai porté neuf mois, qui l'ai enfanté, allaité, élevé, soigné ? Ce souffle est mien ! Cette odeur de chair est mienne ! C'est le mien, rendu plus beau dans mon Jésus. Laissez-moi le sentir encore une fois."

"Mais oui, ma chérie, demain. Aujourd'hui tu es fatiguée. Tu es brûlante de fièvre. Tu ne peux pas. Tu es malade."

"Oui, malade. Mais c'est parce que j'ai dans les yeux la vue de son Sang et dans le nez l'odeur de son Corps couvert de plaies. Que je voie la table où il s'est appuyé vivant et sain, que je sente le parfum de son corps juvénile. Ouvrez ! Ne me l'ensevelissez pas une troisième fois ! Déjà vous me l'avez caché sous les aromates et les bandes, puis vous me l'avez enfermé sous la pierre. Maintenant pourquoi, pourquoi refuser à une Mère de retrouver son dernier vestige dans le souffle qu'il a laissé derrière cette porte ? Laissez-moi entrer.

Je chercherai par terre, sur la table, sur son siège, les traces de ses pieds, de ses mains. Et je les baiserais, je les baiserais jusqu'à me consumer les lèvres. Je chercherai... je chercherai... Peut-être trouverai-je un cheveu de sa tête blonde, un cheveu qui ne soit pas couvert de sang. Mais savez-vous ce que c'est que le cheveu d'un fils pour sa maman ? Toi, Marie de Cléophas, toi, Salomé, vous êtes mères. Et vous ne comprenez pas ? Jean ? Jean ? Écoute-moi. Je suis ta Mère : Lui m'a faite telle. Lui ! Tu me dois obéissance. Ouvre ! Je t'aime, Jean. Je t'ai toujours aimé parce que tu l'aimais. Je t'aimerai plus encore. Mais, ouvre. Ouvre, te dis-je ! Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ? Ah ! je n'ai donc plus de fils ! ? Jésus ne me refusait jamais rien, parce qu'il était mon fils. Tu refuses. Tu ne l'es pas. Tu ne comprends pas ma douleur... Oh ! Jean, pardon... pardon... Ouvre... Ne pleure pas... Ouvre... Oh ! Jésus!... Jésus!... Écoute-moi... Que ton esprit opère un miracle ! Ouvre à ta pauvre Maman cette porte que personne ne veut ouvrir ! Jésus ! Jésus !"

Marie serre les poings et frappe la porte bien close. Son déchirement est au paroxysme. Elle finit par pâlir en murmurant :

"Oh ! mon Jésus ! Je viens ! Je viens !"

Elle se renverse sans force dans les bras des femmes qui pleurent. Elles la soutiennent pour l'empêcher de tomber au pied de cette porte, et la transportent ainsi dans la pièce en face.

Moi aussi je m'enferme au Cénacle. Mais mon Cénacle est le Cœur infiniment saint de Jésus.

Et de l'intérieur de son Cœur, je veux venir sur tes Genoux en cette heure de désolation si amère. Mon âme ne supporte pas de Te laisser seule dans une si grande douleur !

Maman désolée, regarde, moi aussi je suis ton enfant et seule je ne peux, ni ne veux vivre. Prends-moi sur tes genoux et presse-moi dans tes bras maternels. Sers-moi de Maman, j'ai besoin d'un guide, d'aide, de soutien. Regarde ma pauvreté. Sur mes plaies, verse une de tes larmes, et quand tu me verras distraite, serre-moi sur ton Cœur maternel et rafraîchis en moi la Vie de Jésus.

Mère désolée, comme je compatissais avec toi ! Tes Douleurs sont effroyables ! Je voudrais changer mon être en langue et en voix pour te dire ma compassion. Mais, pour tes nombreuses Douleurs, mes commisérations sont un néant.

Par conséquent, j'appelle les anges et j'invoque la Très Sainte Trinité. Je les implore de mettre autour de toi leurs harmonies, leurs joies, leur beauté, pour calmer tes Douleurs intenses et compatir avec toi.

Que les trois Personnes Te prennent dans leurs Bras divins et changent en Amour toutes tes Peines. Et maintenant, ô Mère désolée, en raison de tout ce que tu as souffert, je Te demande une grâce toute spéciale. Je Te prie, en raison de ta désolation amère, de venir m'assister au moment de ma mort, quand ma pauvre âme se trouvera seule, abandonnée de tous, parmi mille inquiétudes et mille craintes.

Viens en ce moment pour me tenir compagnie, comme tant de fois je t'ai tenue compagnie durant ma vie. Viens m'assister, assieds-toi à mes côtés et mets l'ennemi en fuite. Lave mon âme au moyen de tes larmes, couvre-moi du Sang de Jésus, fais-moi revêtir ses Mérites. Embellis-moi de ses Peines et de ses Œuvres. Et en vertu des Peines de Jésus et des Tiennes, fais que tous mes péchés soient effacés par un pardon total.

Quand mon âme quittera mon corps, reçois-moi dans tes Bras, mets-moi sous ton Manteau, cache-moi du regard de l'ennemi. De ton vol, porte-moi au Ciel et mets-moi dans les Bras de Jésus. Qu'il en soit ainsi, ma chère Maman ! Je te prie aussi de rendre la compagnie que je t'ai tenue aujourd'hui à tous les moribonds. Pour tous, sers de Mère. Ils sont dans des moments extrêmes où ils ont besoin de grands secours. Par conséquent, ne refuse à personne ton office maternel.

Un dernier mot en te laissant, ô douce Maman. Je te prie de m'enfermer dans le Cœur infiniment saint de Jésus. Et pendant que j'embrasse ta Main maternelle, bénis-moi.

Ainsi soit-il.

Nos cum prole pia, benedicat Virgo Maria.

Chant par Marie Verschoote et Raphaël « Sur mesure »

24e heure – de 16h à 17h –
Sepulture de Jésus et désolation de Marie

1) Ô Reine des douleurs,
Le corps inerte de Ton fils est dans Tes bras,
Ton visage en larmes est marqué par la souffrance,
En voyant ce que les hommes ont fait au Christ.

Jésus est mort,
Couronné d'épines,
Torturé par les coups, les fouets et les clous,
Il est couvert de sang, de boue et de crachats.

Tout ce que Jésus a subi,
Tu l'a vécu avec Lui.

Refrain : Stabat Mater dolorosa
Iuxta crucem lacrimosa
Dum pendeat Filius
(Debout, la Mère des douleurs près de la croix était en larmes
quand Son Fils pendait en bois)

3) Ô Mère chérie,
Comment Te détacher du tombeau du Christ,
Et pourtant il faut le refermer,
La croix ne T'épargne pas,
Avec douleurs Tu T'écris :
Elles me coûtent trop les âmes
Et moi Co-rédemptrice et Mère
Je les lies à Toi, Ô croix.

Refrain : Fac me cruce custodiri
Morte Christi premuniri
Confoveri gratia
(Que je sois protégé par la croix prémuni par la mort de
Christ réconforté par Sa Grâce)

Stabat Mater dolorosa
Iuxta crucem lacrimosa
Dum pendeat Filius

2) Ô Vierge Marie,
Accepte mon humble compagnie,
Ensemble essayons le sang, les crachats,
Qui l'ont défiguré
Adorons Ses plaies,
Son visage plein de Majesté
Enfermons dans Ses blessures,
Toutes les âmes pour qu'avec Jésus,
Elles puissent ressusciter.

Refrain : Sancta Mater istud agas
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide
(Ô Sainte Mère, daigne donc graver les plaies du Crucifié
profondément dans mon coeur)

Désigné dans les prophéties de Ta Parole, ô Seigneur, nous savons, nous sommes confiants et nous croyons que le Triomphe de Ton Sacré Cœur et du Cœur Immaculé de Marie est dans un proche avenir ; alors, nous venons humblement nous consacrer nous-mêmes, nos familles et notre pays, à Vos Deux Cœurs Sacrés ; nous croyons qu'en Vous consacrant notre pays, l'épée ne sera plus levée nation contre nation et qu'il n'y aura plus de préparatifs de guerre ; nous croyons qu'en consacrant notre pays à Vos Deux Cœurs aimants, toute arrogance et tout orgueil humains, toute impiété et toute dureté de cœur seront effacés et que tout mal sera remplacé par l'amour et par de bonnes choses ; nous croyons que Vos Deux Cœurs Saints maintenant ne résisteront pas à nos soupirs et à nos besoins, mais dans Leur Flamme Aimante, Ils nous entendront et Ils viendront à nous pour guérir nos plaies profondes et nous apporter la paix ; ô Sacré Cœur de Jésus et Cœur Immaculé de Marie, soufflez sur nous une étincelle de Vos Deux Cœurs pour enflammer notre cœur ; faites de notre nation la Demeure parfaite de Votre Sainteté ; demeurez en nous et nous en Vous afin qu'à travers l'Amour de Vos Deux Cœurs, nous trouvions la Paix, l'Unité et la Conversion ; amen.

Consécration à la Divine Volonté :

Ô Divine Volonté, me voici en ton auguste présence. Que ton éternelle bonté m'ouvre les portes et me fasse entrer en toi pour y vivre ma vie. Ô adorable Volonté, je me prosterne devant toi, moi, la dernière de toutes les créatures, afin que tu m'accueilles dans la noble cohorte de tes fils et de tes filles.

Daigne m'inonder de ta lumière, me plonger dans ton immensité, et écarter de moi tout ce qui n'est pas de toi. Sois ma vie, le centre de mon intelligence et le ravissement de mon cœur. Je ne veux plus que ma volonté humaine vive en moi. Je la rejette loin de moi afin que puisse se construire en moi ton paradis de paix, de bonheur et d'amour, où je serai toujours joyeux et aurai une force singulière et une sainteté qui sanctifiera toutes choses et les amènera à toi.

Prosterné devant toi, Ô Divine Volonté, je demande l'aide de la Très Sainte Trinité afin que je puisse vivre dans son cloître d'amour et que soit rétabli en moi l'ordre premier de la création.

Ô Marie, ma très tendre Mère, prends ma main et introduis-moi dans la Divine Volonté où tu seras mon guide et m'enseigneras comment vivre en elle et y demeurer à jamais.

Ô Céleste Mère, je me consacre entièrement à ton Cœur Immaculé. Enseigne-moi la doctrine de la Divine Volonté ; je t'écouterai très attentivement.

Couvre-moi de ton manteau afin que le serpent infernal n'ose pas pénétrer dans l'eden sacré où je me trouverai pour me ramener dans le labyrinthe de la volonté humaine.

Ô Jésus, cœur de la Divine Volonté, mets en moi ton feu sacré pour qu'il me brûle, me consume, me nourrisse, et que soit consolidée en moi la vie dans la Divine Volonté.

Saint Joseph, sois mon protecteur, le gardien de mon cœur. Garde jalousement dans tes mains la clé de ma volonté afin que je ne quitte jamais la Divine Volonté.

Mon saint ange gardien, garde-moi, défends-moi, et aide-moi en tout, afin que mon eden attire tous les hommes dans le Royaume de la Divine Volonté. Amen.